
XYZ. La revue de la nouvelle

La Nuit des étoiles filantes

Micheline La France



Number 6, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2061ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La France, M. (1986). La Nuit des étoiles filantes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (6), 24–29.

Micheline La France

La Nuit des étoiles filantes

Moi, je sais ce qui s'est passé le soir du 13 août. J'y étais. Ma mère a dit que j'étais rentré, que je n'avais rien vu, que je ne pouvais donc pas être mêlé à cette histoire. Elle a menti. Tous ont menti. Ils ne parleront pas.

J'étais là le 13 août. J'étais caché dans le hangar des Tremblay. De là je pouvais voir ce qui se passait dans la cour de la maison abandonnée. Je les ai vus encercler Nicolas. On pouvait croire à une ronde. Ils ne jouaient pas. Ils lui ont bandé les yeux avec le foulard de Nicole Larivière. Ils l'ont adossé au peuplier. Tout s'est passé très vite. J'ai tout vu. Non, ils ne jouaient pas. D'ailleurs, personne n'a jamais joué avec Nicolas Bertrand.

Il était arrivé dans le quartier avec sa mère, il y a deux ans. Il allait à l'école en voiture dans un autre quartier. Il n'avait pas tenté de se mêler à nous. Il restait en retrait, nous observait de loin avec, au coin de la bouche, un certain sourire. Au début, c'est à peine si on l'avait remarqué. On le croyait timide. Puis Hélène s'était avancée la première et lui avait lancé: «Hé! comment t'appelles-tu?» Il l'avait regardée bêtement, puis il avait ri. Je n'oublierai jamais son rire. Il avait ri et, nous tournant brusquement le dos, il s'était éloigné. Il tenait sa main droite enfoncée dans la poche de sa culotte. En s'approchant de l'endroit où il était posté, on pouvait lire sur le trottoir écrit en grosses lettres carrées: **NICOLAS BERTRAND**. Personne ne l'avait vu se baisser pour écrire. On pouvait tous jurer que, depuis une heure qu'il était là, le garçon nous avait observés sans bouger, la main droite enfoncée dans la poche de sa culotte.

Puis, chacun de nous l'avait croisé. Au détour d'une rue, dans la ruelle, au parc. Toujours, il nous regardait dans les yeux avec ce sourire troublant, sans un mot. Il nous irritait mais personne n'en parlait. On préférait ne pas penser à lui.

Un jour, au parc, nous nous lançons un ballon. Nicolas était à vingt pieds de nous, appuyé contre un arbre. Tous, nous l'avions vu mais personne ne semblait lui porter attention. Nous étions concentrés sur le ballon. Claire l'avait en mains. Elle l'envoie vers Stéphane qui aurait dû l'attraper facilement. Or brusquement, le ballon dévie de sa course et se dirige vers Hugo, qui le voit filer au-dessus de sa tête. Marcel se précipite, trébuche sur Stéphane et s'étend à plat ventre, pendant que le ballon frôle l'épaule de Nicole, tournoie au-dessus de la tête d'Yvon pour aller se perdre à trente pieds derrière nous. Moi, je n'avais pas bougé. Je regardais Nicolas fixer le spectacle avec un sourire qui me faisait frissonner. Nous avons récupéré le ballon et nous sommes rentrés. Personne n'a jamais commenté la scène. Quelque chose de plus fort que le ridicule s'était abattu sur nous. Nous n'avions pas appris à composer avec le mystère.

C'est avec Yvon que les choses commencèrent à mal tourner. En revenant de l'épicerie, un soir, il croisa Nicolas qui le regardait fixement. Yvon voulut éviter le regard mais une lueur jaune s'est mise à briller dans l'oeil de Nicolas. Il sortit la main de sa poche et, pointant l'index sur la jambe d'Yvon, il lui dit: «Attention à ta jambe!» Yvon voulut répondre mais le garçon était déjà loin. C'est alors qu'une motocyclette, tentant d'éviter un camion qui fonçait, est montée sur le trottoir et a renversé Yvon. Après trois opérations chirurgicales et des mois dans le plâtre, Yvon boite toujours.

Nous aurions voulu croire à une coïncidence; il était difficile d'imaginer comment Nicolas avait pu faire monter une moto sur le trottoir. Et même s'il l'avait pu, pourquoi l'aurait-il fait? Personne ne lui cherchait querelle. Nicole prétendait que Nicolas pouvait avoir eu un bon geste. Peut-être avait-il tenté de prévenir Yvon? Mais comment Nicolas pouvait-il savoir qu'un engin grimperait sur le trottoir et s'attaquerait précisément à la jambe d'Yvon?

Je décidai d'en avoir le coeur net et je me rendis chez la

mère de Nicolas, un soir, après la classe. Nicolas était attablé et prenait sa collation. Madame Bertrand m'offrit du lait et des biscuits. Curieusement, chez lui, à sa table, Nicolas ne m'impressionnait pas. Nous nous regardions avec indifférence. J'expliquai à la femme le motif de ma démarche: je voulais comprendre ce qui était arrivé à mon ami Yvon. Madame Bertrand éclata de rire. «Écoutez, votre histoire ne tient pas debout. Nicolas ne peut pas avoir dit: «Attention à ta jambe», ni quoi que ce soit d'autre. C'est impossible, croyez-moi: mon fils est muet.» Je suis sorti sans finir mon biscuit.

Yvon pouvait avoir menti. C'est ce que nous crûmes un moment, pressés de retrouver la paix de nos jeux. Mais Yvon s'entêtait dans sa version et, devant notre incrédulité, il finissait par crier: «C'est lui! Mais puisque je vous dis que tout est de sa faute!» De leur côté, les adultes étaient unanimes: nous avons inventé cette histoire.

Or voilà que les histoires se multiplièrent. Hélène et Nicole perdirent le même jour leur cahier de mathématiques. En passant par le parc, le soir, elles croisèrent Nicolas Bertrand qui manipulait un cerf-volant, la main droite enfoncée dans la poche de sa culotte. Dans le ciel, des montagnes de chiffres et de formules se formaient et dessinaient de grands iris avant de s'évanouir. Les filles ne pouvaient plus décrocher les yeux de leur vision. Nicolas rappela son cerf-volant et passa lentement devant elles en souriant. Près de la fontaine, elle trouvèrent leur cahier. Les exercices de la veille avaient été retouchés, corrigés et la note du professeur apparaissait nettement en haut de la page: 100%. De plus, les problèmes de la journée étaient solutionnés et chacune pouvait reconnaître sa propre écriture.

Claire, qui se promenait un dimanche, portait un magnifique chapeau de paille. Devant sa maison, Nicolas soufflait un ballon. Au moment où elle allait passer devant lui, Nicolas lâcha le ballon qui s'éleva très haut dans le ciel. Aussitôt le vent se souleva, cueillit le chapeau sur la tête de la fille et le promena en dodelinant sur toute la longueur de la rue, l'arrêtant net devant sa maison. Claire trouva son chapeau sur la première marche de l'escalier dans un état impeccable. Tout au long de sa course, notre amie

voyait le sourire de Nicolas imprimé sur la brique des maisons.

Hugo était allé acheter un pain en vitesse sur l'heure du dîner. Comme il ne revenait pas, sa mère envoya sa jeune soeur Liette à sa rencontre. Celle-ci trouva son frère accroupi derrière un poteau de téléphone en train de mitrailler, au moyen de son pain, toutes les voitures qui passaient. Près de l'arrêt d'autobus, Nicolas suçait tranquillement un *popsicle*. En reconnaissant sa soeur, Hugo sortit de son cauchemar et reprit le chemin de la maison. Le pain n'avait subi aucun dommage.

C'est vrai qu'en général Nicolas Bertrand ne parlait pas beaucoup. Mais chaque fois qu'un phénomène étrange se produisait, il était là. Il y a un moment pourtant où Nicolas Bertrand a parlé et là, nous pourrions tous en témoigner. C'était dimanche et nous venions de commencer un jeu dans la ruelle. Nicolas Bertrand nous observait, grimpé sur le garage des Lagacé. Au moment de nous diviser en équipe, on vit brusquement Nicolas quitter son perchoir, foncer sur nous et, pointant son index sur Stéphane, on l'entendit clairement crier: «*Au feu! Au secours! Non! Non! Au feu!*» Il avait, bien entendu, semé la consternation avant de disparaître. On décida de se rendre tous chez Stéphane. Sa mère nous reçut joyeusement avec des friandises. Il n'y eut jamais de feu chez Stéphane. Mais le lendemain, son père mourut dans l'incendie de l'usine où il travaillait.

Je ne sais pas au juste quand la panique s'empara de nous. Peut-être ce fameux après-midi où tous les huit, Hugo, Marcel, Stéphane, Yvon, Nicole, Hélène, Claire et moi, avions remis cette composition française sur la visite papale à Montréal. Il était évident que nous ne pouvions avoir copié les uns sur les autres, étant installés à bonne distance les uns des autres. Pourtant, sur les huit copies, la maîtresse pouvait lire le même texte: «*Le pape aura une longue robe blanche et ses mules ne toucheront pas la boue. Sa petite calotte résistera au vent car il distribuera ses salutations bénies à travers les vitres blindées de son char allégorique. Tous le verront, mais personne n'entendra son message, car le pape est muet. Pourtant, il y aura eu des étoiles filantes, la nuit du treize août.*»

Avec un peu d'humour, nous aurions pu nous amuser de cet

incident. Mais en sortant de la classe, nous avons croisé Nicolas Bertrand qui portait sur la tête une ridicule petite calotte blanche. Yvon s'est mis en colère. Il a arraché sa calotte à Bertrand et l'a lancée le plus loin possible dans la rue. Déjà les voitures écrasaient le couvre-chef du garçon quand celui-ci sortit de sa poche une nouvelle calotte, se couvrit la tête et s'éloigna.

Les vacances arrivèrent. Nous eûmes un été désastreux. Quelque chose avait changé entre nous. Ça n'allait pas. On n'arrivait plus à s'amuser comme avant. Chacun guettait la présence de Nicolas qui ne s'était pas montré depuis des semaines. Pourtant, on sentait sa présence autour de nous. Son souffle. Son sourire inquiétant. Moi j'avais envie de sonner chez lui et de lui dire: «Écoute Nicolas, on est en train de s'énerver. Dis-nous quelque chose. Explique-toi.» Chaque jour, je différerais ma visite. Au fond, je trouvais cette histoire absurde. Peut-être, en effet, avions-nous inventé tout ça? Chose certaine, la peur s'était infiltrée dans nos veines et ne nous quittait plus.

Un soir, Yvon nous dit: «Je l'ai vu. Je lui ai parlé. Il va venir nous rencontrer lundi prochain, dans la cour de la maison abandonnée. Il va cesser de nous embêter, ça je peux vous le jurer!» Yvon avait un plan. Il attendrait quelques jours pour mettre chacun de nous au courant. Je n'aimais pas l'expression d'Yvon. J'avais vu un éclair de démente dans ses yeux. Il me semblait que tout ça allait mal tourner.

Ce soir-là, je décidai de me rendre chez Nicolas Bertrand. Curieusement, je le vis sur le trottoir qui venait à ma rencontre. Il me dit clairement: «Je m'appelle Nicolas Bertrand». Je m'entendis lui répondre: «Oui, figure-toi qu'on est au courant». Mais, en même temps, je fixais ses lèvres qui n'avaient pas bougé. Le muet parlait sans ouvrir la bouche. Je lui dis: «Comment fais-tu?» Il me regarda longuement puis, de nouveau, j'entendis sa voix qui semblait, cette fois, sortir de son ventre. «Je suis une étoile filante. Tous m'auront vu, personne ne m'aura reconnu. Chaque année, le treize août, le ciel est plein d'étoiles filantes. Personne ne prend le temps de les voir. Elles passent, comme je passe et leur silence est le cri de l'univers.» Je ne sais pas pourquoi mais je dis: «Écoute, Nicolas, lundi, ne viens pas. Je ne sais pas

ce qu'ils ont en tête. Ne viens pas.» Il dit encore: «La nuit du treize août, le ciel est plein d'étoiles filantes», puis il tourna les talons, la main droite enfoncée dans la poche de sa culotte.

Le soir du treize août, je ne vins pas dans la cour de la maison abandonnée. Je me cachai dans le hangar des Tremblay d'où je pouvais voir la scène et j'attendis. Un peu avant neuf heures, ils arrivèrent: Nicole, Hélène, Stéphane, Marcel, Hugo, Claire et enfin, Yvon. Ils étaient déguisés en cow-boys et chantaient une complainte en se tenant par la main, en demi-cercle. Nicolas Bertrand apparut. C'était comme une danse. Ils l'encerclèrent en continuant de chanter. Tout se passa très vite. On lui banda les yeux avec le foulard de Nicole et on l'adossa au peuplier en continuant de chanter. On le fit monter sur une chaise. Un câble avec un noeud coulant se balançait devant sa tête. On fit passer le câble autour de son cou. Nicolas ne se débattait pas. Puis on donna un coup sur la chaise en continuant de chanter. Chacun ramassa tranquillement ses affaires et quitta la cour sans avoir cessé de chanter. Nicolas Bertrand gisait au bout de la corde, la main droite enfoncée dans la poche de sa culotte.

Je restai des heures accroupi dans le hangar, incapable de faire un mouvement. Mes dents claquaient dans ma bouche. J'aurais voulu pleurer, crier, hurler. Je restais là, immobile, fixant le corps de Nicolas Bertrand au bout de la corde, dans la cour de la maison abandonnée. Puis, comme un somnambule, je pénétrai dans la cour. Je sortis la main de la poche de Nicolas. Entre l'annulaire et l'auriculaire de sa main droite, Nicolas Bertrand avait un sixième doigt.

Je levai les yeux. Sur le carré de ciel au-dessus de la cour abandonnée, je vis danser des centaines d'étoiles filantes.

Micheline La France est née à Montréal. Après des études en théâtre, elle travaille comme comédienne, puis elle décide de se consacrer à l'écriture. Auteure de plusieurs textes pour la radio et la télévision, elle collabore aussi à différents magazines dont *Châtelaine*, *Justice*, *Protégez-vous* et *Livre d'ici*. Elle a publié un roman, *Bleue* aux éditions Libre Expression en 1985 et un recueil de poèmes, *le Soleil des hommes* chez Asticou en 1980. Elle a également signé la biographie de la comédienne *Denise Pelletier ou la folie du théâtre* chez Scriptomédia en 1979 et chez Robert Laffont en 1980.